

Le WWF sonne l'alerte rouge pour la biodiversité mondiale

L'état de la biodiversité ne cesse d'inspirer de sérieuses inquiétudes. Le WWF s'est penché sur 32.000 populations de plus de 5.200 espèces de vertébrés. Depuis 1970, elles ont en moyenne baissé de 69 %.

MICHEL DE MUELENAERE

Les bilans sur l'état de la biodiversité dans le monde apportent rarement de bonnes nouvelles. Le dernier rapport « Planète vivante » que publie aujourd'hui le WWF n'échappe pas à la règle. Il est même un peu plus préoccupant que les précédents. L'effondrement de la biodiversité est loin de s'arrêter. Pour elle et pour l'humanité c'est « code rouge », écrit Marco Lambertini, patron de l'ONG de défense de l'environnement.

Selon le Fonds mondial pour la nature, qui synthétise les chiffres de nombreuses études scientifiques, les populations d'animaux sauvages ont baissé en moyenne de 69 % entre 1970 et 2018. C'est plus grave pour certaines espèces – comme les espèces d'eau douce qui ont chuté de 83 % – et pour certaines zones comme les régions tropicales où, dit le WWF, les populations animales s'effondrent à un rythme « effarant ». L'Amérique latine a ainsi vu les effectifs des espèces étudiées baisser de 94 % en moyenne.

Le rapport qui est publié tous les deux ans examine l'état de près de 32.000 populations de 5.230 espèces de vertébrés. Il donne une indication sur le taux moyen de déclin de la taille des populations étudiées. Rien d'étonnant à ce que le WWF se dise « extrêmement préoccupé » par les résultats. Ces derniers se basent sur de nombreuses études réalisées aux quatre

« En 1980, neuf des 31 espèces de requins océaniques étaient menacées, en 2020, trois quarts des 24 espèces étudiées courent un risque élevé d'extinction. » © DR.



coins de la planète qui documentent ce qu'on appelle la « sixième extinction ». En 2019, un rapport du panel des Nations unies sur la biodiversité (Ipbes) estimait déjà que sur les huit millions d'espèces de plantes et d'animaux présents sur notre planète un million étaient menacées d'extinction tandis qu'entre 1 et 2,5 % des oiseaux, mammifères, amphibiens, reptiles et poissons ont déjà disparu.

Les causes du déclin des populations animales n'ont pas changé. C'est « la dégradation et la perte des habitats, l'exploitation des espèces, l'introduction d'espèces envahissantes, la pollution, le changement climatique et les maladies », analyse le WWF. Pour rappel, plus d'un tiers de la superficie terrestre est actuellement utilisé pour les cultures et l'élevage ; et depuis 1992, les superficies urbanisées ont plus que doublé. En 2020, le précédent indice « Planète vivante », du nom du rapport publié par le WWF, montrait que 68 % de la faune sauvage avaient disparu depuis 1970. Deux ans plus tard, la situation s'est encore dégradée, même si le point de comparaison est imparfait – 838 espèces et un peu plus de 11.000 populations ont été ajoutées au comptage.

L'Europe et l'Asie centrale (-18 % dans les populations animales) et l'Amérique du Nord (-20 %) s'en sortent un peu mieux. Mais les résultats ne sont pas bons pour l'Afrique (-66 %) ni pour l'Asie-Pacifique (-55 %). L'intérêt de mesurer l'abondance des populations ? « Cela donne une vision des changements dans les écosystèmes naturels, indiquent les 89 auteurs qui ont contribué au rapport. Si on note un déclin, cela illustre une dégradation des écosystèmes. Notre rapport est un signal d'alerte précoce. » Mauvais signal pour les poissons d'eau douce : leurs populations ont baissé de 76 % entre 1970 et 2016. Cela signifie que les écosystèmes aquatiques se dégradent. Or, un être humain sur deux vit à moins de 3 kilomètres d'un lac, d'une rivière, d'un fleuve...

Les nouvelles ne sont pas meilleures

pour les requins : 71 % de baisse. « En 1980, neuf des 31 espèces de requins océaniques étaient menacées, en 2020, trois quarts des 24 espèces étudiées courent un risque élevé d'extinction. »

Pour remédier à l'effondrement de la biodiversité, il faut évidemment conserver les milieux et les habitats qui peuvent l'être et restaurer ceux qui ont été dégradés, rappelle le WWF. Mais cela ne suffira pas : des changements devront s'opérer dans la production industrielle et la consommation qui sont toutes deux d'importants facteurs de pression sur la nature. Il faut aussi lutter plus vigoureusement contre le changement climatique qui entraîne la disparition de certaines espèces, leur fragilisation ou leur déplacement. Pour l'instant, c'est la destruction des habitats suite au développement de l'agriculture intensive, à l'urbanisation et à l'artificialisation des sols qui est le premier facteur de dégradation. Mais si le réchauffement climatique dépasse 1,5 °C au-dessus de l'ère préindustrielle, le climat deviendra la cause dominante de destruction de la biodiversité, indiquent les scientifiques. Ainsi, « on estime que la moitié des coraux d'eau chaude ont disparu pour une série de raisons, indique Robert Watson, ancien président du Giec, le groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat, et de l'Ipbes. Un réchauffement de 1,5 °C fera passer le taux d'extinction à 70-90 %. A deux degrés de réchauffement, 99 % de ces coraux disparaîtront. » Le réchauffement global actuel est déjà de 1,2 °C supérieur à la moyenne préindustrielle.

Il faut protéger ce qui peut encore l'être et restaurer les écosystèmes, plaide le WWF. Mais il faut aussi s'interroger sur des politiques et des comportements contribuant à l'érosion de la biodiversité. C'est le cas des émissions de gaz à effet de serre, mais aussi de l'intensification de l'agriculture, la déforestation, liée ou pas à la consommation de viande et d'agrocarburants, de l'extraction minière, de la pêche industrielle...

-76 %

Soit le pourcentage de baisse des poissons d'eau douce entre 1970 et 2016.

-71 %

Soit le pourcentage de la baisse des populations de requins.

-69 %

Les populations d'animaux sauvages ont baissé en moyenne de 69 % entre 1970 et 2018.

Wallonie Il y a des loutres dans la Semois



M.D.M.

Il y a beaucoup de liens entre le changement climatique et l'effondrement de la biodiversité. L'un et l'autre se renforcent et l'aggravation de l'un nuit à la santé de l'autre. Mais une chose diffère au moins : s'il faut une centaine d'années pour qu'une molécule de CO₂ disparaisse de notre atmosphère, la nature est parfois beaucoup plus rapide pour reprendre des couleurs. Ce n'est pas toujours le cas – certains dégâts sont irréversibles, certains écosystèmes (comme les tourbières) mettent un temps considérable à se reconstituer, et lorsqu'une espèce est éteinte il est impossible de la faire revenir. Mais tous les naturalistes le savent : certains travaux de restauration comme le creusement de mare ou la reforestation ont des effets surprenants.

Et puis, il y a des bonnes nouvelles inattendues. Ainsi, une campagne de prélèvement « d'ADN environnemental » réalisée les 22 et 23 juin dans les eaux de la Semois a conclu que les loutres n'ont pas disparu de la rivière. Après des prélèvements à 90 endroits différents, on a trouvé des traces du très discret petit mammifère dans la vallée de l'Ourthe et dans celle de l'Escaut. On sait que la loutre européenne est présente à plusieurs endroits en Flandre où elle est arrivée en provenance des Pays-Bas. Mais jusqu'à présent, la Wallonie restait le parent pauvre.

Les prélèvements ont été réalisés par l'Inbo – l'institut flamand de recherches sur la nature et la forêt – dans la Semois elle-même, dans certains affluents ou des étangs proches, de Habay (près du Luxembourg) à Bohan, à proximité de la frontière française. Le principe de l'ADN ? Lorsqu'elle se meut dans l'eau, la loutre laisse des traces d'urines et de fèces, mais aussi de poils. La présence des déjections dans l'eau, même très délayées, est repérable dans les analyses. Résultats : sur 17 sections, trois montrent une « présence de loutre certaine à 100 % », quatre autres une « présence probable ». « Nos résultats montrent que plus d'un individu vit et s'alimente dans la rivière, disent les chercheurs. La loutre européenne est probablement une espèce établie dans la Semois. L'espèce serait aussi présente dans la Rulle. » Difficile de dire si c'est une population rélictuelle ou si c'est un animal venu d'ailleurs, commente Corentin Rousseau, biologiste au WWF qui a financé les analyses. Cela montre en tout cas que la loutre trouve dans la Semois « des poissons, des cachettes » et une eau de bonne qualité.

Après des prélèvements à 90 endroits différents, on a trouvé des traces du très discret petit mammifère dans la vallée de l'Ourthe et dans celle de l'Escaut.

© DR.

Nos résultats montrent que plus d'un individu vit et s'alimente dans la rivière. La loutre européenne est probablement une espèce établie dans la Semois. L'espèce serait aussi présente dans la Rulle

Les chercheurs

”